

A la campagne, dans les années trente...

par Madeleine Di Meglio*

La bibliothèque de l'école où j'ai grandi, dans un hameau de la Vendée profonde, ne brillait sans doute ni par sa richesse, ni par son originalité ; mais elle constituait le tabernacle laïc de la classe des grands, où officiait mon père. Les livres, tous recouverts d'un robuste papier beige, dûment répertoriés et rangés par ordre alphabétique (de noms d'auteurs ? ou de titres ? je ne sais plus) remplissaient une armoire à portes vitrées dont la clé inutile rouillait à un clou. Le meuble était lesté — la planche du fond étant la plus solide — par les dix-sept volumes du *Grand dictionnaire universel Larousse*, réceptacle de tous les savoirs du monde, que le *Grand Atlas Vidal de La Blache* venait couronner.

L'étagère du haut était réservée à l'enseignement post-scolaire : ouvrages de puériculture et d'économie domestique, d'agriculture et d'instruction civique, utilisés comme références incontestables par mes parents dans leurs «cours d'adultes» respectifs sur l'art et la manière de langer les bébés, l'utilité des vaccins, ou les vertus de l'assolement triennal et celles de la démocratie.

Sur la deuxième étagère figuraient les ouvrages documentaires : l'*Histoire des grandes découvertes*, une *Anthologie de l'Art* qui présentait, sans commentaire ni indication d'échelle, le *Scribe accroupi* aussi bien que *La Laitière* de Vermeer, le tout en noir et blanc ; et puis des albums de format et d'ambitions plus modestes, ornés ceux-là de dessins en couleurs, permettant d'identifier les champignons, les oiseaux, les insectes, ou de comparer «les maisons des hommes» sous diverses latitudes.

Quant aux trois étagères du milieu, elles

étaient consacrées à la bibliothèque de prêt à domicile. Et nous, les usagers, élèves de la «grande classe» (où l'on entrait entre neuf et onze ans, selon la précocité ou les retards d'apprentissage), nous étions chargés de la gérer. C'est-à-dire qu'à tour de rôle et par équipe de deux, le «jour de bibliothèque», nous remplissions le

registre des prêts et des retours, en mettant de côté, pour changer la couverture ou renouveler l'étiquetage, ceux qu'un emprunteur peu soigneux avait rapportés tachés, ou dont le brochage avait souffert. La cérémonie prêtait à de multiples conciliabules sur l'intérêt de tel ou tel «roman pour la jeunesse», et à des tractations

La bibliothèque de la fille du docteur

par Joëlle Muller*

J'ai appris à lire très vite, sans même que mes parents en aient conscience. J'ai dû apprendre à lire en partie avec des rudiments appris à l'école maternelle et en partie avec tous les imprimés qui me passaient sous les yeux, les journaux, les romans-photos que ma mère aimait lire, les publicités. Quand je suis entrée à l'école primaire, l'institutrice découvrit que je savais lire mais pas écrire.

Enfant née dans une famille pauvre, nous n'avions pas de livres à la maison. Ma première bibliothèque fut celle de la fille de mon docteur. J'étais de santé fragile et sujette aux otites à répétition et j'allais régulièrement voir mon médecin avec ma mère. Quand

il apprit ma passion pour la lecture et connaissant notre situation financière, il m'emmena dans la chambre de sa fille. Un mur entier était recouvert de livres, des livres de la bibliothèque Rouge et Or, de la bibliothèque Rose, de la bibliothèque Bleue, tout ce dont je rêvais. Mon médecin fut mon premier bibliothécaire. Chaque mois, je repartais de chez lui avec une dizaine de livres que je ramenaï la fois suivante pour en emprunter d'autres. Il me demandait toujours mon avis sur celui que j'avais préféré.

Plus tard, j'ai découvert les bibliothèques municipales. Mais à l'époque, les sections enfantines n'existaient pas ou étaient très peu pourvues. J'avais déjà tout lu et je suis passée directement à la section adulte. Pour moi, la bibliothèque de la fille du docteur, c'était le paradis.

* Conservateur de la Médiathèque de la Villette, Paris.

* Professeur de français.

diverses sur le souhait de passer son tour d'emprunt, exprimé par ceux que leurs parents — comme le père de Julien Sorel — traitaient volontiers de « chiens de lisards » quand ils n'avaient pas suffisamment participé aux tâches domestiques.

De ce fonds-là, ma mémoire a surtout gardé le souvenir des livres qui m'ont fait pleurer : *La petite fille aux allumettes*, l'histoire de Cosette aux mains des abominables Thénardier, *Croc-Blanc*, *Maria Chapdelaine*, *Poil de Carotte* et *Sans famille*, tandis que les romans de Jules Verne — mis à part *Le tour du monde en quatre-vingt jours* — me tombaient des mains, tant leur technicité paraissait insurmontable à mes yeux de fille.

Il faut dire que, soumise au régime général des prêts par un père qui veillait scrupuleusement à l'équité, j'avais à ma disposition une deuxième bibliothèque : celle de la maison. Les albums du Père Castor de ma petite enfance, puis les *Histoires comme ça*, les *Contes et légendes* de tous les temps et de tous les pays, les récits tirés de *l'Illiade* et de *l'Odyssée* avaient constitué peu à peu mon fonds personnel. Mais, à la longue, comment résister à l'exploration clandestine des étagères réservées aux grandes personnes, où figurait — outre un ouvrage illustré d'anatomie féminine, fort peu éclairant d'ailleurs sur les arcanes de la vie sexuelle — la série des *Claudine*, dans une collection brochée à couverture jaune, ornée de gravures sur bois ?

A laquelle de ces deux sources ai-je puisé *Jacquou le croquant*, *David Copperfield*, *l'Île au trésor*, et plus tard, *Moby Dick* ? Je suis incapable de le dire.

Je sais seulement que, vivant dans un microcosme rural où la fée électricité n'est apparue qu'en 1947, c'est « à la clarté des lampes » que j'ai découvert le monde enchanté des livres.

